



Labiche revisité au premier degré

Théâtre ▶ Au Loup, puis en tournée, *Le Prix Martin* par la compagnie Volodia transporte le vaudeville en terres helvétiques en tentant une approche renouvelée des rapports de genre. A gros traits.

Ce n'est pas le plus connu des vaudevilles. En Suisse, pourtant, ce Labiche dernière manière a de quoi plaire. Délaissant le cadre de l'intérieur bourgeois parisien, *Le Prix Martin* fait voyager jusqu'aux chutes de l'Aar en passant par les rives du Léman. A chaque acte son climat: figurés ici par des panneaux mobiles que les artistes tournent et retournent durant les entractes sur fond de chants traditionnels locaux, les lieux traversés fournissent à l'intrigue des situations renouvelées pour nourrir ses rebondissements.

Cette intrigue est à la fois attendue et originale: un mari trompé (Thierry Jorand), une femme courtisée (Barbara Tobola), un amant embarrassé (Etienne Fague) et un domestique irrité qui voit tout et qui raille (Felipe Castro). A ce petit monde s'ajoute encore un couple de

jeunes mariés très excités (Julia Portier, Adrien Zumthor) et Hernandez Martinez (Christian Scheidt), le cousin mexicain qui va permettre au mari de découvrir «le pot aux roses». Mais l'étrange est qu'Agénor, l'amant, est d'entrée de jeu las de Madame Martin. Préférant passer son temps avec Monsieur Martin, il cherche à rompre. Sans savoir que son ami fomenté déjà sa vengeance...

S'il faut de l'art pour monter un vaudeville, avec sa mécanique implacable d'où naît précisément le comique, il en faut encore plus pour aborder, à travers ce genre dramatique typique du XIX^e siècle, des problématiques comme la fluidité de genre et la libération du désir féminin. Avec son idéologie bourgeoise très ancrée dans son époque, ces

scénarios peuvent a priori sembler difficiles à actualiser.

Mais c'est cette mission, au demeurant intéressante, qu'annonce vouloir remplir la metteuse en scène Nathalie Cuenet. Comment répondre à des préoccupations actuelles en jouant un vaudeville aujourd'hui? Ne peut-on voir dans l'amitié qui lie Agénor à M. Martin l'indice d'un amour plus absolu, voire homoérotique? Le personnage de Madame Martin, qui quitte sans cesse un homme pour un autre, pourrait-il symboliser l'indépendance féminine?

Le problème est qu'il ne suffit (vraiment) pas de faire porter un costume de velours rosé à un comédien pour déployer une réflexion sur l'homosexualité. Et qu'il faudrait peut-être davantage d'éléments que la conduite agressive de femmes mariées envers leurs partenaires sexuels pour déployer un véritable discours sur la légitimité de disposer de son corps. Dans ce spectacle qui joue le texte et ses pointes au premier degré, où tous les gestes, les sons et les personnages sont outranciers, la réflexion reste de surface. Elle s'arrête aux allures et aux costumes des années 1960, sans proposer de véritable relecture sur le plan du jeu. Un manque de finesse regrettable en regard de l'intérêt du projet annoncé en note d'intention. **JOSEFA TERRIBILINI**

Jusqu'au 19 février, Théâtre du Loup, Genève, www.theatreduloup.ch; les 23 et 24 février, Théâtre Benno Besson, Yverdon; le 2 mars, Théâtre du Reflet, Vevey; les 9 et 10 mars, Nuithonie.